

—Je ne veux pas monter chez lui, madame, mais seulement vous prier de lui remettre cette lettre. Il n'y a pas de réponse.

En parlant ainsi, Jacques Savaron tendait à la portière sa lettre, au-dessus de laquelle elle vit briller une pièce de cinq francs en argent.

—J'y cours, monsieur, j'y cours, s'écria-t-elle, ramenée subitement à la réalité par le gain matinal qui lui arrivait.

Elle avait pris la lettre et l'argent. Elle allait s'éloigner.

—Un instant ! fit Jacques Savaron en la retenant. Rien ne presse.

—Tout aux ordres de monsieur, reprit-elle obséquieusement.

—Comment vous nomme-t-on ?

A cette question dont elle ne s'expliquait ni le but ni la cause, elle le regarda et s'aperçut alors qu'il avait la mise d'un homme riche.

—On me nomme la veuve Picard, dit-elle sans hésiter.

—Eh bien, madame Picard, je voudrais, avant que vous ne montiez ma lettre chez M. Martial Vaubert, causer quelques instants avec vous.

—Alors, si monsieur veut entrer dans la loge ! . . .

Il la suivit, et bientôt ils se trouvèrent dans une petite chambre où personne ne pouvait surprendre leur entretien. Jacques Savaron s'exprima comme suit :

—Vous ne me connaissez pas, et il est inutile que vous me connaissiez, si nous ne devons pas nous entendre pour ce que j'ai à vous proposer.

—Mais nous nous entendrons, répliqua la veuve Picard sans savoir de quoi il s'agissait, mais présentant instinctivement que ce ne pouvait être que d'une bonne affaire.

—Je l'espère. J'ai un service à vous demander, et j'entends le bien payer.

—Parlez, monsieur, parlez.

—M. Martial Vaubert a une fille ?

—Oui, mademoiselle Delphine, un beau brin, ma foi ! mais un peu fière. Ces gens-là ça n'a pas le sou, le père est un vieux fou . . .

—Depuis un mois environ, un jeune homme vient voir mademoiselle Delphine, interrompit Jacques Savaron.

—Ah ! oui, M. Karl, il paraît qu'il est très riche. Il vient en effet tous les jours, mais, à dire vrai, je crois que c'est tout bien, tout honneur . . .

—Moi, j'en suis sûr ; mais il ne s'agit pas de cela. Ce jeune homme ne viendra plus.

—Ah ! mon Dieu ! lui serait-il arrivé malheur ?

—Non, il est parti. Je suis son père. Il ne pouvait me convenir qu'il épousât mademoiselle Vaubert. Il ne la reverra plus.

—Ces pauvres jeunes gens, ils vont être bien malheureux ! Mais, enfin, puisque monsieur est le père, il est le maître, n'est-ce pas ? Et quel est le service ? . . .

—C'est très simple. Je ne veux pas que mon fils écrive à mon insu à cette demoiselle. Il faudrait donc me remettre toutes les lettres qui arriveront ici pour les Vaubert. Je les lirai ; je garderai celles de mon fils ; je vous rendrai les autres, sans qu'on puisse s'apercevoir, d'ailleurs, qu'elles ont été décachetées.

—Mais c'est un vol que vous me proposez ! s'écria la veuve Picard.

D'un geste Jacques Savaron lui imposa silence.

—Ne criez donc pas, dit-il. Ce n'est pas un vol, puisqu'il ne s'agit que de m'aider à surveiller mon fils, sur lequel j'ai bien quelques droits, et de l'empêcher de me désobéir. Voici mes conditions. Toutes les fois qu'une lettre arrivera ici, vous me l'apporterez. Dès à présent, je vous assure pour chacune de celles que vous me remettrez, cent francs, et lorsque je n'aurai plus besoin de vos services, vous continuerez à recevoir de moi une rente annuelle de six cents francs.

La veuve Picard ouvrait ses yeux démesurément et la surprise la rendait stupide. Jacques Savaron continua :

—Comprenez bien ceci : c'est à une bonne action que vous vous associez ; seulement je vous avertis que si vous communiquez à qui que ce soit notre convention, si vous parlez du service que vous me rendez, si enfin, par suite de votre négligence, une seule lettre de mon fils arrive dans les mains de mademoiselle Delphine, adieu la rente viagère de six cents francs.

—Je ferai mes efforts pour justifier la confiance de monsieur, répondit la veuve Picard, laquelle, en sa qualité d'ancienne femme de chambre, comprenait à demi-mot.